

Nos artisans ont du talent



© Alexandra Chamaillard

Alexandra Chamaillard, son enfance, c'est dans les forêts bretonnes qu'elle parcourt de son vélo qu'elle la passe, une enfance libre à ramasser des cailloux et des mousses, à construire des cabanes de branchedages, sans contrainte si ce n'est l'école. Elle aime les paillettes, les figures de cabaret — sans doute les sortilèges des fées des légendes les hantaien-t-ils encore, les bois, pour qui savait les débusquer.

Vers onze ans, la voilà en région parisienne ; le rêve se rapproche. « Soit je fais du théâtre, soit je suis modiste. Avec ma première paie — un

job d'été aux Galeries Lafayette, le must à mes yeux de gamine sortie de sa campagne — j'ai acheté un chapeau. Un melon. Pas anodin, non ? » Certes ! L'adolescence est chaotique, la famille, c'est pas ça ; elle a seize ans et demi quand elle fait la rencontre qu'il faut : un chapelier. Pendant quatre ans, elle apprend, avec lui. Elle apprend la ville, aussi — Montmartre :

© Astrid Wallseck



Félicitations à nos MOF

Bravo, les votants du jury des MOF*. |



© Carl Westergren

« un jour j'habiterai ici, je me suis dit. » Fuse un rire joyeux — « Dalida, c'est mon idole depuis toute petite ! ». La reine, en matière de paillettes. Quand on a un petit diable dans la tête qui vous dit créer, pas produire, il faut de l'énergie pour le suivre. Elle sait faire mais c'est jamais assez bien — elle apprend encore, longtemps. À la Chambre syndicale de la couture parisienne notamment, la référence en matière d'école, qui la lancera. Aujourd'hui, c'est à son tour d'enseigner le métier : depuis 2009, elle enseigne et transmet son savoir-faire au Lycée des métiers d'art Octave Feuillet. Ça fait une dizaine d'années qu'elle fait les défilés de Jean-Paul Gaultier, après avoir été petite main pour Chanel, Yamamoto, le Lido bien sûr, et d'autres. Elle travaille aussi à façon pour des événements particuliers et une clientèle privée.

Et puis le concours de Meilleur Ouvrier de France dont elle a été lauréate, seule dans sa catégorie. Elle a imaginé Le Corps à l'œuvre — c'est le nom de sa collection — à partir des œuvres de six peintres — Pierre Soulages, Christian Jaccard, Yves Klein, Jason Martin, Lucio Fontana et Enrico Castellani. Pendant plus d'un an elle a travaillé les couleurs et les matières pour aboutir à de parfaites épures, tant en termes d'intensité des teintes que d'équilibre des formes et de parfaite adéquation des matières.

Ça peut lui prendre un temps infini, de trouver le bleu exact, le bleu qu'elle

veut — le problème n'est pas la nuance en soi, il est de la fixer, de trouver la matière qui l'absorbera et la rendra, aussi lumineuse que si elle tombait des éponges de Klein. Ses essais, je tente d'imaginer les stades par lesquels ils passent quand tout à coup elle dit : « c'est des graines de couscous cuit, ça ». Là, je vois défiler les lentilles et les cailloux, les mouettes auxquelles elle volera une plume et les avocats dont elle prélèvera la peau, les cristaux de sucre agglomérés, les cheveux d'ange et les toiles des araignées qu'elle prélèvera, pourquoi pas. Et finir par une courbe douce comme le lit d'un ruisseau, par des inclusions fendues comme les yeux de l'écorce d'un arbre, par des spirales comme les cerceaux d'une enfant, par des turbans précieux comme un rêve d'Orient.

A. W.



* MOF : Meilleur Ouvrier de France est un titre décerné tous les 4 ans, par catégorie de métiers, à la suite d'un concours professionnel très exigeant.

s Montmartroises !

• Fallait l'oser, la beauté.



Les mains, c'est ce que j'ai vu en premier de Christelle Santabarbara. C'est un peu faux, il y a eu sa stature, sa prestance, tout d'abord. Grande, belle femme — une liane. Je m'attendais à une styliste ordinaire, juste un peu plus talentueuse que les autres pour avoir été MOF — Meilleur Ouvrier de France, entendez.

Et là, elle m'a claqué le beignet (pardon, mais c'est l'expression adéquate même si ça n'a bien évidemment pas été physique). Sur quoi travaillez-vous ? Des collants.

Je n'ai pas osé imaginer. C'est ce que je déteste le plus au monde, le collant. Collant comme très près du corps, j'ai espéré un instant. Non, collant comme les collants qu'on met le matin sous la robe pour aller travailler.

Ce truc qui vous cheville la taille. Si encore c'était des bas.

J'essaie d'imaginer. Des collants de soie, non, ça n'existe pas, c'étaient les bas, ça, uniquement les bas. Donc voile, mousse, etc.

Elle travaille rue Ramey, dans son appartement-atelier. Pour gagner sa vie, elle est styliste de pub

ou encore costumière sur des films. Elle a un book, recouvert du cuir noir d'un pantalon qu'elle a recyclé. Elle l'ouvre. Je ne vois pas très bien — non ce n'est pas ça. Elle recommence, l'ouvre par la fin.

Et là, les bras m'en tombent. Des robes, des plus subtilement intimes, des plus chatoyantes, mêlant les transparences, sublimant la matière — c'est frustrant de ne pas pouvoir toucher tant c'est incroyablement beau, incroyablement juste. Une robe de mariée, longue, qu'on a envie de voir bouger, habitée, virevoltante.

Christelle Santabarbara travaille au cœur même de la matière. Ça fait vingt centimètres sur quatre-vingt, une jambe de collant. C'est serti, c'est de l'orfèvrerie, ce qu'elle fait. Entre extrême douceur et violence, elle met en scène des walkyries, des veuves noires, et la tendresse. Des roulottés, des étirés, des... épaulés-jetés, j'allais dire. Il y a quelque chose de ça dans son travail, quelque chose qui serait de l'ordre de dompter la matière. Avec la délicatesse des petites roses qui ourlent les bordures, ou des culottes des collants, plus opaques, qu'elle transforme en triangles sur des robes éthérées. Éminemment terrestres, cependant. Ce n'est pas tout. Elle a dans la coupe de ses robes l'envergure d'un Margiela de la haute époque, une sobriété parfois qui en contredisant le soyeux de la matière devient une œuvre d'art.

Elle a trente-sept ans. L'enfance, c'était quoi ? C'était près de Montpellier, dans le sud. Papa est ferronnier d'art. Maman s'occupait de nous ; il y avait une machine à coudre dans un coin. J'ai retrouvé aux vacances de Noël un poupon que j'avais habillé, je devais avoir sept ou huit ans. Il avait une coiffe un peu entortillée, à l'africaine, et un pantalon baggy. C'est curieux, l'Afrique, je ne pense pas que je savais où c'était et encore moins ce que c'était. Puis il y avait les Barbie. C'est à peine si on peut imaginer ce que ces mains savent faire. C'est de l'ordre de l'essence de la féminité : de la violence à la douceur, c'est de la femme en soi qu'elle parle.

Astrid Waliszek

